

Bourriaud (Nicolas) - Entretien  
Microproximité

Publié :

«Les utopies de microproximité. Interview de Nicolas Bourriaud.», *Spirale*, 181, septembre-décembre, 2001, p. 38-39. (vérifier)

## Les utopies de micro-proximité

Interview de Nicolas Bourriaud

Spirale - Comment pouvons-nous distinguer les réseaux de diffusion et les formes de relations humaines ? Comment distinguer, dans le tintamarre de la communication, une scène des échanges inter-humains, c'est-à-dire des liens vitaux que les êtres humains tissent entre eux. Voir que le réticulé électroniques qui s'étend aujourd'hui ne serait pas nécessairement la garantie d'un resserrement des échanges humains ?

NICOLAS BOURRIAUD Je crois qu'une bonne partie des pratiques artistique que j'ai essayé de qualifier de relationnelles, vont à l'encontre de la réification des échanges humains qui peut s'opérer d'une part dans le réseau internet et d'autre part dans les productions de relations et les tarifications de ces relations elles-mêmes, telles qu'elles se font jour aujourd'hui. C'est clair qu'il y a distinction à opérer entre Internet comme porteur d'une utopie qui se définirait par l'instantanéité des relations, et l'intensification des relations humaines dans les pratiques artistiques relationnelles.

Spirale - Ce qui vous dérange d'emblée est le fait que cela se présente comme une utopie globale. Vous préconisez de votre côté des utopies de micro-proximité, des utopies micro-sectorielles qui permettraient d'introduire une nouvelle pratique artistique.

NICOLAS BOURRIAUD - Je crois que le principal ennemi c'est l'abstraction. Nous sommes aujourd'hui à un stade absolument inouï du développement de cette abstraction qui se caractérise par le fait que l'individu moyen est confronté à un univers d'abstraction pure sur lequel il n'a plus aucune prise. C'est les cours de la bourse, c'est aussi internet.

Spirale - Il semble pourtant qu'avec la prolifération des objets il y a une matérialisation. Alors qu'en fin de compte ces objets s'effacent devant les services qui sont l'essentiel d'une économie de plus en plus abstraite.

NICOLAS BOURRIAUD - Dans l'économie de service la relation humaine devient une pure abstraction, laquelle rejoint les objectifs du Dow Jones. Il s'agit simplement d'individus qui investissent dans une entreprise. Or cette simple opération, qui pourrait

se faire à taille humaine, serait devenue aujourd'hui une espèce de monstre sur lequel plus personne n'a de contrôle. Et partout, dans tous les secteurs de l'activité humaine, se développent des monstres abstraits qui privent l'individu de tout contact concret et réel avec son environnement. Je crois que les pratiques relationnelles vont à l'encontre de cette abstraction et les artistes les plus intéressants sont ceux qui arrivent à réincarner ce qui est abstrait, qui arrivent aussi à donner une proximité à des phénomènes purement abstraits et impossibles à saisir.

Spirale - Ce qui retrouve une définition assez classique de l'art, de rendre visible l'invisible.

NICOLAS BOURRIAUD - Certainement, je crois que cette théorie qui existe depuis que l'art existe est assez juste. On en trouve aujourd'hui une nouvelle application, laquelle est plus matérialiste. L'entité invisible de notre époque, ce n'est plus des divinités, c'est le Dow Jones.

Spirale - Ce qui est proprement étonnant c'est comment ce système parvient à commodifier la relation. C'est à dire on va vous vendre la relation, on va vous vendre l'air que vous respirez, l'eau que vous buvez. On va vous vendre votre rapport à vous-même, on va vous vendre le réel.

NICOLAS BOURRIAUD - Le rapport à soi est devenu une industrie, tous ces artisans de la facilitation du rapport à soi, que ce soit les psychanalystes, les professeurs de shiatsu, c'est vraiment de l'artisanat du rapport à soi. Aujourd'hui il n'est plus concevable de jouir d'une quelconque autonomie dans les rapports qu'on a avec les autres et avec soi.

Spirale - ce rapport à soi devient parfois l'engouement du *self fashioning* c'est-à-dire de la transformation de soi. Mais ce qui intéresse l'artiste c'est comment, dans un monde d'objet, ces objets ne sont plus des distances fantomatiques, ils ne sont plus que des relais, des pseudos relais dans lesquels - soi disant - on entrerait en rapport avec soi-même. On doit consommer pour être en vie ? On doit consommer pour exister ? Il y a une infiltration extraordinaire du système mercantile à l'intérieur de la sphère des liens vitaux. Et il s'agit pour l'artiste de revitaliser des choses aussi simples que le rapport au corps. En ce sens, il y a-t-il une attitude en particulier qui vous semblerait plus appropriée ?

NICOLAS BOURRIAUD - Il n'y a pas d'art qui ne soit pas un art d'attitudes. Ou alors on tombe dans le royaume de l'objet pur. Il y a le danger de parler d'un « art d'attitudes » qui refuserait toute matérialisation vers un objet. Le problème est égal et totalement symétrique. Je crois à l'interdépendance des deux. Qu'est-ce que l'art, c'est des objets et des images et des gens qui les regardent. Mais il faut qu'il y ait et l'un et l'autre. La notion de formes n'est d'ailleurs pas limitée simplement à l'objet, c'est en fait l'exposition du vide et du plein dans quelque chose qui se donnait à voir, ou à sentir.

Spirale - Dans les attitudes se sont déposées des formes instables et des formes de vies  
...

NICOLAS BOURRIAUD - tout cela relève des attitudes. Quand on décide d'être artiste aujourd'hui on ne peut plus bénéficier d'un code normatif tel que tout découlerait de notre production. Il faut décider par soi-même ce qu'on va faire. Il faut d'abord choisir son support, l'ensemble des principes et des pratiques qui vont diriger la production, le choix est absolument infini en fait. Il y a cette angoisse de la liberté qui fait que très souvent on a l'impression que l'art contemporain c'est n'importe quoi précisément parce qu'il n'y a plus de code normatif sur lequel s'appuyer. C'est l'élément fondamental de notre rapport à l'art, quand l'art est devenu le dernier endroit où l'individu peut contrôler totalement l'ensemble de sa production jusqu'à son mode d'exposition. Ce n'est plus le cas d'un ouvrier de chez Renault ou de chez McDonald's. Dans la mesure où il produit quelque chose il ne voit pas où cette chose va aller. Dans la posture de l'artiste, se joue un rapport à la totalité, une totalisation de l'expérience...

Spirale -... dans une expérience qui est issue de sa singularité. Il y a un danger, l'insistance sur l'attitude, dire que l'art fondamentalement est attitudes, certes permet une purification de la pratique artistique, en même temps elle la fragilise quand elle ne serait plus que ça.

-NICOLAS BOURRIAUD - une purification technique.

Spirale - Ce recentrement de la pratique artistique est compromis dans une société où les images et les produits de consommation sont là pour induire en nous des attitudes. D'autant que, je le crois, les attitudes deviennent des habitudes.

NICOLAS BOURRIAUD - Le mauvais artiste, en fait on ne pourrait définir un mauvais artiste, esthétiquement, ça ne m'intéresse pas, en tous cas cet artiste fait commerce de sa subjectivité. C'est le petit commerce de la subjectivité et du style.

Spirale - Nous devons confronter les attitudes singulières générées par l'artiste, — on ne discutera pas sa façon de concrétiser celles-ci dans des formes et la mobilité de ces formes, — les confronter à une société qui ne vend plus des objets mais qui vend des attitudes, qui peut même vous vendre votre attitude face au système ! C'est votre attitude face à Coca-Cola que vous vend Coca-Cola...

NICOLAS BOURRIAUD - On achète Nike : « Just do it ».

Spirale - Et on est obligé de se trouver soi-même des attitudes pour ne pas se faire coller immédiatement une attitude.

NICOLAS BOURRIAUD - L'industrie aujourd'hui va très bien, elle rejoint les avant-gardes des années soixante. Dans un moment où les grandes compagnies vendent de l'attitude, vendent de la performance quotidienne, ils ne vendent plus l'objet. Donc, à

ce moment là, le fait de ne plus produire d'objet n'est plus une attitude subversive, cela devient quelque chose qui peut tout à fait aller dans le sens de l'économie capitaliste.

Spirale - Thompson qui enrôle Stark, cela peut être applaudi, mais la perspicacité très grande de Stark à reconnaître les idées montantes donne le moyen aux compagnies de vendre aux masses les idées qui montent des masses.

NICOLAS BOURRIAUD - De la même manière, les élèves du Bauhaus ont construit le mur de l'Atlantique en France. Ça, il faut le savoir, c'est assez étonnant. L'architecture des bunkers est issue du Bauhaus. Il y a toujours une récupération, sans présupposer de pureté. La récupération laisserait supposer qu'il existe une marge or le problème c'est qu'il n'y a plus de cahiers comme dirait Godard. C'est vrai qu'il n'y a plus de centre ou de marges, donc on ne peut parler de récupération mais simplement d'une utilisation des formes et des signes à des degrés et de niveaux économiques totalement différents. Aujourd'hui un artiste doit faire attention à l'usage de son travail. Lui-même capitalise la culture et doit vérifier comment on peut faire usage de son travail à d'autres fins. Il s'agit pas d'être irrécupérable, il s'agit d'être bien utilisé.

Spirale - L'absence de marges rend obsolète le discours de la transgression en art. On avait une vision de la place de l'artiste et de ses activités dans le registre social, on le plaçait toujours en périphérie, on pensait un système de résistance plus ou moins éclaté en périphérie. Je crois que, pour votre part, une attitude de résistance, au sens où Foucault entendait ce terme, vous paraîtrait insuffisante. Je crois que vous voulez installer la résistance au cœur même du système.

NICOLAS BOURRIAUD - Ça me convient tout à fait, je crois que Foucault a montré que le pouvoir n'était pas une structure pyramidale, mais un ensemble basée sur la visibilité des fait et gestes des uns et des autres. Ce qui renforce l'idée d'une utopie de continuité. Les enjeux de pouvoirs et les attitudes de résistance se jouent absolument à tous les niveaux de la vie quotidienne, jusqu'à la banalité extrême du petit déjeuner. C'est à dire il n'y a pas d'un côté une marge qui s'opposerait au pouvoir, il y a un enjeu continu, un flux tendu de résistances et de jeux de pouvoirs. L'artiste aujourd'hui n'est pas forcément subversif là où l'on croit, il n'est pas subversif de constituer une enclave, une marge qui serait supposée ultra subversive. Je crois par contre dans le projet de construire des interstices dans cette société, d'installer des îlots de résistance. Mais il faut que l'îlot ne se réifie pas, il faut que l'îlot puisse être mobile, selon le titre de Hemingway, « A Moveable Feast ». Cela me paraît plus efficace que la transgression, que le scandale. Parce que la société développe des anticorps, il n'y a plus de scandale possible. C'est désormais du folklore. Il n'y a plus de scandale, il y a des positions qui sont, d'un côté, réactionnaire et, de l'autre côté, progressistes et provocatrices. Mais ça ne joue plus en termes de répression-transgression.

Spirale - On voudrait réduire l'histoire de l'art à une de séries scandales et d'innovations catastrophiques.

NICOLAS BOURRIAUD -Ça dépend d'une théorie générale de l'histoire de l'art qui est celle de la nouveauté. Or je suis plutôt de l'avis de Georges Brecht qui disait qu'il est beaucoup plus difficile d'être le neuvième à faire quelque chose que d'être le premier. Car pour être le neuvième il faut savoir viser. Et attendre le moment. Etre le premier à... moi ça ne m'intéresse pas tellement. Si Duchamp m'intéresse ce n'est pas tant qu'il a été le premier à faire des ready-made, il m'intéresse parce que les ready-made s'inscrivent dans une vision du monde qui est extrêmement originale et singulière.

Spirale - L'histoire retient le premier à inaugurer une façon de faire de l'art, même s'il n'est pas toujours le meilleur dans cette façon de faire de l'art. Je voudrais revenir sur les îlots de résistances et la mobilité de l'action artistique, pour interroger le phénomène récent du déplacement de l'art dans la rue.. Beaucoup d'œuvres se destinent à la rue, dans des approches interventionnistes, relationnelles, — pouvons-nous aussi envisager des interventions dans le milieu des affaires, dans la sphère corporative ? Dans certaines photos de Olivier Christinat on voit des gens en complets-vestons qui sont pris par des effusions sentimentales qu'on ne comprend pas. Révélant l'humanité inattendue des rouages anonymes de la machine.

NICOLAS BOURRIAUD - Il y a ... ka Larson ??? qui construit ses vidéos en projetant un univers sado-masochiste dans une culture entrepreneuriale où les gens sont en train de fumer le cigare ou jouer au tennis. Il y a aussi Dawaon Morogis ???, d'une manière tout à fait opposée, la manière que \*\*\* anov et \*\*\*\* lager ??? ont vendu leur force de travail pendant un an à BMW et toutes les expositions qui ont été réalisées pendant cette année là ont été des opérations de promotion de BMW. On stoppe le système bien plus efficacement en s'y prenant ainsi, plutôt que de s'en prendre directement et frontalement à ce qu'on conçoit être le pouvoir. Car le risque alors, cela revient à ce que je disais au début, c'est de lui donner un corps des images, des noms. Je pense à Viciniquième Mini ??? qui fait un opéra sur \*\* ka, qui était le vice-président chez Sony, celui-ci prenant tout à coup une dimension humaine, on perçoit quelque chose du fonctionnement de Sony que l'on n'aurait pas vu autrement. C'est ce travail sur les codes, sur les formes, sur les modes de production aujourd'hui qui m'intéresse. Dans ce contexte, l'économie est aussi un medium. La véritable opération de subversion en art consiste à aller chercher le pouvoir là où il est. Parfois cela exige peut-être d'aller frapper à la porte de son voisin. C'est ce que j'appelle des utopies de proximité, ce sont des opérations apparemment anonymes, qui portent sur des éléments de la vie quotidienne, qui dévoilent avec clarté et avec force les rapports de pouvoir, les rapports de production.

Propos recueillis par Michaël La Chance